

— « Moi? Je suis libre, » avait répondu Laure.
« Je peux très bien aller prendre le thé chez toi. »

Ce dialogue était presque innocent, sauf ce tutoiement de la fin, lancé par l'intrigante avec ce regard. Pour un casuiste, il y aurait même là une trace de demi-vertu. Depuis l'installation de sa fille, rue de La Baume, Laure donnait tous ses rendez-vous amoureux hors de chez elle; ce qui, entre parenthèses, ne la changeait pas beaucoup de ses habitudes. Son goût de la double vie était trop d'accord, sur ce point, avec ses intérêts. Ce système de la galanterie en ville était une application logique de ce que Balzac, qui ne craignait pas les formules pédantes, eût appelé, bravement, la philosophie de la façade. Et il n'eût pas eu si tort. Les partis pris très prémédités de conduite amènent toujours ceux qui ont l'énergie de les concevoir à une vue générale de la vie humaine. Elle vaut celle des abstrauteurs professionnels de quintessence.

— « Alors, à demain, à déjeuner ici, puis chez moi, » conclut Philippe.

Elle insista, voyant qu'il continuait à être triste :

— « Et je te répète : ne sois pas inquiet sur Guillaume. »

Il hocha la tête et il eut, lui, dans le regard, une si profonde expression de douleur paternelle que, lui parti, Laure demeura quelques instants debout, à la place où il l'avait quittée, immobile. Elle fit le geste d'essuyer une larme qui lui était venue au bord des paupières en serrant la main de son

amant, et cette larme était presque involontaire. Ce dont on ne s'étonnera pas trop, si l'on a compris le caractère de cette femme, tellement complexe par son mélange de rouerie foncière et de délicatesse dans le détail de ses impressions! Elle ne discernait plus ses sentiments réels de ses sentiments joués, ses spontanités de ses réflexions, ses qualités, — elle en avait, — de ses vices. Et, comme on vient de le voir, la sensibilité du duc, de ce rude seigneur fait pour être un simple, était en train, à son contact, de se frelater autant que la sienne.

IV

Il y avait cinq heures que la porte cochère de l'hôtel Palmi s'était refermée sur la silhouette trapue du père de Guillaume, — et la soirée s'était passée pour l'aventurière, comme toutes les soirées se passaient quand elle ne recevait pas, avec la correction un peu cérémonieuse qui était l'air de la maison. Un caricaturiste humoristique, si la Dame du lieu eût jamais admis chez elle d'aussi redoutables observateurs qu'un Forain ou que ce Sem déjà nommé, aurait dessiné avec délices le respectable Joseph dans sa tenue de majordome, aidé par un valet de pied en livrée et servant le dîner de sa patronne en grande toilette, avec Louise

non moins parée. La table était carrée, d'après la mode anglaise, et quand les deux femmes dînaient seules, la jeune fille se mettait sur un côté. Le fauteuil en face de la maîtresse de la maison restait vide, comme il convenait chez une veuve qui n'étaie pas son veuvage, mais qui, dans l'intimité, garde sa place à l'absent. Avec un portrait peint par Miraut, et qui représentait une physionomie bien révélatrice du viveur usé et sentimental, — le type classique de l'épouseur de cocottes, — ce fauteuil vide était tout ce qui restait de feu Vincenzo Palmi, personnage aussi mort, aussi lointain qu'un Pharaon, Touthmâsis III, Aménôthès II ou ce roi Khouniatonou, fils de la reine Tiyi, dont l'effigie découverte en 1907, à la vallée des Rois, fait aujourd'hui l'objet d'interminables discussions entre les égyptologues.

Après le dîner, servi dans un chantilly de la bonne époque, avec le cor de chasse rouge, les deux femmes s'étaient retirées dans le petit salon. Là elles avaient travaillé, toutes deux, comme des châtelaines de Vendée ou d'Anjou, à des ouvrages pour les pauvres. Il est douteux qu'il soit tenu compte là-haut, à Laure Palmi, de la charité qui met ainsi, le soir, dans ses jolis doigts savamment manucurés, le crochet d'ivoire et la laine brune ou grise. La conversation avait été de nature à justifier les plaintes échappées tout à l'heure à Laure, distante, insignifiante et superficielle. La soi-disant nièce de la soi-disant tante avaient parlé du temps qu'il faisait, de la quantité

de laine employée pour leur ouvrage, d'essayages et d'étoffes, de domestiques, à l'occasion d'une « carotte » découverte dans la note du chauffeur. Enfin, de vrais propos de femmes du vrai monde, coupés de temps à autre par des silences, durant lesquels les yeux de Laure se levaient pour étudier le visage de Louise, si étrangement impénétrable avec ses paupières baissées. Le front, bombé sous les cheveux cendrés, était tout jeune, — et pourtant une ride se creusait entre les sourcils, trop fixe et trop profonde pour s'expliquer par la seule attention accordée au travail. Il y avait aussi, dans les joues de ce charmant visage, comme des creusements qui n'étaient pas produits par le jeu de la lumière. La plus tamisée des électricités répandait un jour si doux dans la pièce! D'ailleurs, cette électricité était lointaine. Laure ne tricotait, comme elle n'écrivait, qu'à la clarté de deux lampes Carcel, — bibelots déjà antiques, pour lesquels elle se plaignait souvent, comme une douairière de la rue Saint-Guillaume, de ne plus trouver de réparateurs. Ce n'était pas cet éclairage atténué qui sculptait ainsi le masque de Louise en méplats un peu trop marqués pour ses dix-neuf ans. Ses lèvres délicieusement renflées se fermaient dans un pli où se devinait cette volonté tendue que lui reprochait sa mère. Était-ce un trait de nature, une disposition du tempérament, ou bien cette bouche de la jeune fille, qui donnait l'idée d'une discrétion impénétrable, gardait-elle un mystère? Depuis bien des jours, Laure était possédée jus-

qu'au tourment par le désir de faire parler son énigmatique enfant. Et puis, elle tremblait, comme elle l'avait laissé entendre, de découvrir que Louise soupçonnait la vérité de sa naissance. La mère se sentait incapable d'expliquer à sa fille pourquoi elle l'avait abandonnée, durant toute son enfance, à des mercenaires. Elle appréhendait que la curiosité de Louise n'allât plus loin, et une enquête, moins que cela, un doute sur les origines de sa grande fortune et de son luxe. Sans doute, l'entretien avec Colombières avait encore avivé chez elle cette sensation si indéterminée et pourtant si nette d'un secret caché derrière le silence de la jeune fille. Ce tête-à-tête lui fut, à un moment, pénible jusqu'à en être douloureux, sans qu'elle trouvât la force d'un interrogatoire dont elle n'avait d'ailleurs pas les éléments. Que demander? Et puis, elle aurait eu de quoi attaquer et pousser cet interrogatoire qu'elle en eût redouté les surprises. Aussi fut-ce avec un soulagement presque physique qu'elle reçut le baiser de la jeune fille, quand vint l'instant réglementaire de la séparation.

Une Laure Palmi, demeurée si jeune, si intacte à travers la vie, et quelle vie! n'aurait pas rempli son type si elle n'avait pas été une hygiéniste minutieuse. Pratiquant avec une vertu impeccable, dans sa conquête sociale, la grande vertu, le secret des réussites durables : le soin du détail, comment l'eût-elle négligé dans l'administration de sa santé? Se bien porter, elle le savait, c'était rester belle. Aussi l'ancienne actrice s'arrangeait-elle

pour être toujours couchée à minuit, excepté les jours de théâtre qui devenaient pour elle de plus en plus rares. Quand elle était seule, elle se retirait à onze heures sonnantes, prenait un grand bain destiné à combattre l'insomnie, plus efficacement et moins dangereusement que les diverses drogues de la pharmacopée moderne, *chloral*, *trional*, *sulfonal*, *somnal* et autres poisons des centres nerveux. Pas plus ce soir-là que les autres elle ne faillit à une pratique dont elle connaissait la bienfaisance, et il y a, en effet, dans une habitude constamment suivie, un tel pouvoir d'automatisme qu'en dépit de ses préoccupations la mère de Louise reposait du plus paisible sommeil, quand, à deux heures, plusieurs coups vivement frappés à la porte de sa chambre à coucher la firent se réveiller en sursaut. Elle ne dormait jamais qu'après avoir donné à toutes les serrures un double tour de clef, geste instinctif d'une défiance contre laquelle luttait vainement une autre terreur, celle de l'incendie. La seule idée fixe — un psychiatre dirait *phobie* — qui trahit, dans cet organisme si équilibré, une tare nerveuse, était la crainte d'un assassinat nocturne. Aussi demeura-t-elle une seconde bouleversée à entendre, dès qu'elle eut dit : « Qui est là? » cette réponse jetée à travers la porte :

— « Madame! Madame!... il y a un cambrioleur dans la maison. »

C'était Constance qui criait ces mots, d'une voix que l'émotion rendait rauque et sourde. Mais déjà la dormeuse ainsi réveillée pressait le bouton de

l'électricité; elle armait un petit revolver toujours à portée de sa main. Son bouleversement ne l'empêchait pas d'agir. C'est le trait qui distingue les tempéraments faits pour la lutte et la résistance : le danger les calme au lieu de les énerver. Cette femme, dont l'énergie ne s'employait jamais qu'aux difficultés de la bataille sociale, était capable de faire face, sans défaillance nerveuse, au plus redoutable péril physique. Elle avait retrouvé tout son sang-froid, quand elle ouvrit à Constance affolée, en jupon et les pieds nus dans ses pantoufles. Visiblement, la camériste n'avait fait qu'un saut de sa chambre chez sa maîtresse, et, toujours haletante :

— « Que madame la marquise ne sorte pas, surtout!... Il est dans la maison, mais Joseph le trouvera. Nous avons réveillé le chauffeur et Raymond » — c'était le second domestique; — « tous trois sont armés, et ils fouillent l'hôtel, pièce par pièce. »

— « Comment savez-vous qu'il y a quelqu'un dans l'hôtel? »

— « C'est vrai!... Je n'ai pas dit à Madame... Voilà! Ah! que Madame a raison de nous conseiller de dormir, les fenêtres accrochées seulement et pas fermées! Sans ça, nous n'aurions rien entendu... Il était une heure. Joseph me réveille. « On marche » dans le jardin », qu'il me dit. Je pousse un cri. Je ne suis pas courageuse comme Madame, moi. Il me met la main sur la bouche. « Tais-toi! » qu'il me dit. Il se lève. Il regarde. Il voit une ombre

qui bouge le long du mur du jardin. « J'ai toujours dit à Madame, » qu'il me dit, « qu'elle devrait condamner la petite porte sur la rue de Courcelles. C'est par là qu'il sera entré. »

Il y avait, en effet, attendant à l'hôtel Palmi, un jardin assez long. Une servitude, imposée lors du morcellement d'une propriété plus vaste, maintenait, entre ce jardin et la rue de Courcelles, un couloir à ciel ouvert, jadis une allée entre de hauts jardins, aujourd'hui un boyau entre deux murs, mais qui permettait de communiquer. Laure avait toujours projeté de s'agrandir de ce côté, et elle n'avait jamais voulu vendre ces quelques mètres de terrain. La chronique du quartier racontait que cette double entrée avait jadis été commode à l'aventurière. Peut-être l'était-elle encore. Comment expliquer, sans cela, qu'une personne aussi prudente eût maintenu cette seconde porte, véritable appel au cambriolage? L'incident actuel en était la preuve.

— « Et Joseph est sûr que l'homme est dans l'hôtel? »

— « Sûr comme nous sommes ici. Refermez la porte, madame la marquise, et vite! Vite... Ces gens-là, quand ils sont surpris, sont capables de tout. C'est à cause de ça que j'ai réveillé madame la marquise. Si l'on tire des coups de pistolet, que j'ai pensé, il faut que madame la marquise sache et qu'elle n'ait pas peur. »

— « Mais je n'ai pas peur! » répondit la maîtresse qui continuait à contraster par son calme

avec l'agitation de la servante. En dépit de cette objurcation, elle commença de se vêtir. Elle devait, plus tard, se rappeler un détail très significatif, elle l'enregistra, sur le moment, sans l'interpréter et sans même s'en rendre bien compte. Cette Constance, si affolée, semblait-il, par la présence du malfaiteur, l'aida dans cette toilette sommaire avec autant d'adresse que si son mari n'eût pas été en train de risquer sa vie peut-être en donnant la chasse à un inconnu qui pouvait, lui aussi, être armé, qui l'était certainement. La femme de chambre continuait à proférer un flux de paroles épouvantées, et, pendant ce temps, ses mains expertes attachaient les agrafes, nouaient les rubans avec leur précision habituelle. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, et Laure était en bas de l'escalier à interroger Joseph qui, tout en criant aux deux autres : « Il n'est pas là... Fouillez les salons, maintenant, au premier étage, » entraînait sa maîtresse à part, pour lui dire tout bas :

— « Que madame la marquise les laisse monter, et qu'elle reste!... C'est grave. C'est très grave... »

Puis plus bas encore :

— « Que madame la marquise aille à la porte de mademoiselle Louise. Et surtout qu'elle ne fasse pas un mouvement, pas un geste, rien qui leur apprenne qu'elle est là. Je rejoins madame la marquise tout de suite. »

Ce discours, si extraordinaire déjà, était débité sur un ton si impératif sous l'obséquiosité des formules ; les yeux de celui qui le prononçait, avec

une telle affirmation, étaient si étranges que la maîtresse se conforma strictement, par une obéissance quasi mécanique, à cet ordre de son domestique. Celui-ci avait rejoint ses camarades qu'il entraînait, qu'il égarait évidemment, dans une feinte recherche. La mère, elle, se dirigeait, la gorge serrée, le cœur battant, par le corridor du rez-de-chaussée, vers cet appartement de sa fille où l'inconnu se trouvait caché. « Leur », avait dit Joseph. Cette expression avait épouvanté Laure Palmi plus que n'aurait fait l'apparition du visiteur nocturne, un *browning* au poing. Pour que le maître d'hôtel lançât ainsi les deux autres hommes sur une fausse piste, il fallait qu'il sût que l'individu caché dans l'appartement de Louise n'était pas un voleur. Comment l'avait-il appris ? A la réflexion, et plus tard aussi, Laure devait traduire dans sa réalité ce nouveau détail, non moins révélateur que l'agilité juste des gestes de la femme de chambre. Le ménage était « de mèche ». L'argot des bandits est ici à sa place. L'inconnu ne s'était introduit dans la maison qu'avec leur complicité, pour un tout autre motif que le vol, et l'alerte donnée par le maître d'hôtel n'avait pour but qu'un scandale. Il s'agissait de faire surprendre, par la protectrice de Louise, une intrigue à la suite de laquelle l'intruse devrait déguerpir. Un simple mot éclairera du coup le rôle joué dans cette tragédie par Joseph et par sa femme : cette intrigue avait été favorisée par eux, avec toute la science de l'entremise acquise au service de la terrible

rouée qu'était Mme Palmi, sous ses dehors de distinction un peu affectée. Leur petite affaire portait même par trop la marque de l'éducation reçue chez Laure. Ils avaient fait comme elle, dont Casal disait profondément : « Elle n'a qu'un défaut : elle en remet. » Le couple des deux domestiques en avait remis. Ayant favorisé, avec une hypocrisie consommée, un roman sentimental de Louise, d'abord innocent, puis troublé, enfin coupable, ils avaient voulu sauver la face, même vis-à-vis d'elle. Cette comédie d'une épouvante autour d'un cambrioleur leur permettrait de dire : « Ah ! si nous avions su tout de suite que c'était l'ami de mademoiselle !... » En attendant, les choses marchaient exactement comme ils avaient calculé. Laure avait commencé de gravir, en étouffant le bruit de ses pieds, le petit escalier amorcé sur un couloir latéral qui donnait accès à l'appartement de Louise. Elle appuyait son oreille contre la porte, en retenant sa respiration. La pièce sur laquelle ouvrait cette porte était le petit salon réservé à la jeune fille. La mère reconnut sa voix à laquelle répondait une voix d'homme, qu'elle reconnut aussi. Le « tu » employé par les deux amants — le même que la mère employait tout à l'heure avec le père de Guillaume — aurait levé tous les doutes de celle qui épiait de la sorte. Mais les circonstances de ce rendez-vous nocturne pouvaient-elles en laisser à la malheureuse femme sur les relations des jeunes gens ? Son émotion fut si intense qu'elle dut s'asseoir sur la marche de l'escalier. Elle avait pris sa

tête dans ses mains. Pour la première fois de sa vie peut-être, son intelligence si nette était comme emportée, comme noyée par l'orage soudain déchainé en elle. Ce qu'elle venait de découvrir était trop affreux : son enfant séduite sous son toit, et par qui ? Par le fils de l'homme qu'elle était en train de chamber pour l'épouser, — par ce Guillaume de Colombières, dont elle disait au duc, quelques heures plus tôt : « Je vous le confesserai !... » Elle n'avait plus besoin de ruser maintenant avec le jeune homme. Elle savait le secret qu'il cachait à son père, comme elle savait le secret que lui cachait sa fille. Oui, Louise était bien sa vraie fille, et qui lui ressemblait, par la puissance de dissimuler, d'une ressemblance dont la mère demeurait épouvantée, tant ses forces physiques et morales étaient littéralement dissoutes par le saisissement et l'horreur.

V

— « Cette fois, je crois bien que ça y est, » disait Joseph à sa femme, une heure plus tard. « Quand je l'ai trouvée assise sur l'escalier, et qu'elle m'a regardé, elle avait sa figure du jour où elle a renvoyé Jean, tu te rappelles ? »

Constance hocha la tête. Elle ne parut pas convaincue par cette allusion à une de ces péri-